
Section thématique

Nouvelles orientations en ethnographie expérimentale et engagée

Introduction

Dara Culhane *Simon Fraser University*

What's left to do, then, is to follow events, to engage ethnographically with history unfolding in the present, or to anticipate what is emerging.

—George Marcus 2008

[Ce qu'il reste à faire, alors, c'est de suivre les événements, de s'avancer dans un engagement ethnographique avec l'histoire qui se déploie dans le présent, ou d'anticiper ce qui est en émergence.]

25 janvier 2011

*Je dépose ma tasse d'espresso à côté de mon ordinateur, éteins mon téléphone, encercle des blocs de temps dans mon agenda, et déplace des piles de livres et de documents pour faire de la place sur mon bureau. J'ai perdu le compte de mon retard dans la rédaction de cette introduction à la section thématique sur les « Nouvelles directions en ethnographie expérimentale et engagée », à titre de rédactrice en chef invitée pour *Anthropologica*. Je jette un coup d'œil aux autres échéances passées et courantes épinglées sur mon tableau. Je retrouve un sentiment de noyade trop familier, au creux de mon ventre, et mon cœur s'emballe.*

Quoi qu'il en soit de la panique et de mon enthousiasme sincère pour la tâche, comme des millions d'autres personnes dans le monde en ce début de 2011, je NE PEUX m'empêcher d'interrompre mon travail d'heure en heure pour suivre les nouvelles.

Le 20 janvier 2011, le groupe Facebook égyptien « Nous sommes tous Khaled Said », nommé en l'honneur d'un militant battu à mort par la police à Alexandrie en juin 2010, a lancé un appel à un rallye de protestation en opposition au régime du président Hosni Moubarak.

À compter d'aujourd'hui, 25 janvier, des centaines, puis des milliers, puis des centaines de milliers d'Égyptiens ont commencé à se rassembler sur la place Tahrir au centre du Caire, réclamant la démission de Moubarak. Le gouvernement interdit les manifestations.

Les Égyptiens – femmes, enfants et hommes – emplissent les rues et chantent, dansent, marchent, lancent des

textos, parlent au cellulaire et prient. Le gouvernement bloque l'internet et les réseaux de téléphone sans fil.

28 janvier 2011

Wael Ghomim, un directeur de marketing chez Google, accusé d'être un instigateur derrière le premier appel au rallye lancé sur Facebook, est arrêté. Il sera détenu dix jours.

Un homme sur la place Tahrir dit à un reporter de CNN : « Nous voulons travailler, manger, être éduqués, être soignés... élever nos familles en paix. Nous voulons ce que veulent tous les humains sur la terre. Nous ne sommes pas des terroristes. Nous sommes de fiers Égyptiens ». Moubarak fait survoler Le Caire par des chasseurs-bombardiers. Ses partisans se déchaînent contre les manifestants.

31 janvier 2011

Moubarak annonce qu'il va faire une apparition publique le lendemain, 1^{er} février. Le directeur de la CIA, Leon Panetta, annonce au Congrès américain « qu'il existe une forte probabilité que Moubarak démissionne ». Les agences de presse et les chroniqueurs Twitter reprennent : « Panetta dit que Moubarak va démissionner ».

1^{er} février 2011

Tout le monde, des Égyptiens de la place Tahrir au président des États-Unis, aux premiers ministres du Canada et du Royaume-Uni, aux chefs de l'Union européenne, aux millions de personnes comme moi collées à leurs écrans de télévision et aux informations sur Internet, tout le monde attend le discours de Moubarak. Nos sources de nouvelles révèlent que nous attendons à ce qu'il abdique.

Il ne le fait pas. Il refuse de quitter la présidence, et promet seulement qu'il ne se représentera pas aux élections. Londe de choc se propage de la rue jusqu'au Bureau Ovale.

2-4 février 2011

L'occupation populaire des espaces publics se poursuit en Égypte. Les manifestants ont mis sur pied des postes de contrôle de sécurité, des cliniques de premiers soins, des cuisines et des abris de fortune : un univers social alternatif émerge place Tahrir. Les femmes – certaines portant le foulard et d'autres pas – sont à la tête de cette révolte. Certains manifestants vaquent à leurs affaires tandis que d'autres s'agenouillent pour la prière aux heures prévues. Les caméras de reportage cadrent des chrétiens coptes et des musulmans marchant bras dessus bras dessous, portant ensemble des crucifix et des Corans devant les objectifs.

5 février 2011

Le premier ministre britannique Donald Cameron, faisant écho à la chancelière allemande Angela Merkel, déclare que « le multiculturalisme est un échec » en Grande-Bretagne. L'islam est la différence qui ne peut être assimilée. Comme Merkel, Cameron menace d'imposer des codes fondés sur « des valeurs partagées ». Les néonazis anglais descendent dans la rue pour célébrer cette annonce.

6-7 février 2011

Barak Obama déclare aux médias que les Égyptiens veulent « la démocratie » et qu'il partage leurs aspirations. Les médias et les chefs des pays occidentaux répètent le message d'Obama à qui mieux mieux : le problème, c'était une dictature traditionnelle non occidentale; la solution, c'est une démocratie néolibérale occidentale. La revendication des Égyptiens de la place Tahrir pour « du travail, de la nourriture, du logement, de l'éducation, des soins et la paix » est perdue dans l'intarissable juxtaposition rhétorique entre « démocratie » et « dictature ». Que se passerait-il si des millions d'Occidentaux chômeurs, affamés et sans-logis identifiaient des ressemblances plutôt que des différences entre eux et les non-occidentaux engagés à faire tomber leurs gouvernements corrompus?

8 février 2011

Wael Ghonim est relâché de sa garde à vue. À la fin d'une entrevue à la chaîne privée égyptienne Dream TV, on lui montre des images de manifestants tués par les forces pro-Moubarak. Ghonim éclate en sanglots. Davantage de gens descendent vers la place Tahrir. Plusieurs d'entre eux disent aux reporters qu'ils ont été touchés par l'entrevue de Ghonim et que c'est pour cela qu'ils participent aux manifestations.

10 février 2011

Le Vancouver Sun annonce une série de quatre articles sur l'étude Chez Soi/At Home, un projet de recherche dont l'objectif est d'explorer les effets de l'itinérance sur la santé mentale, et en second lieu, de mettre à l'essai deux modèles d'hébergement pour des personnes souffrant de maladie mentale et qui sont actuellement itinérantes. L'étude a été lancée en octobre 2009 et sera complétée en mars 2013. Financée par le gouvernement fédéral canadien, l'étude de 110 millions de dollars est répartie dans cinq villes canadiennes. La part de Vancouver est de 30 M\$ et la recherche est ciblée ici sur les itinérants portant un diagnostic de maladie mentale et qui sont aussi désignés comme souffrant de toxicomanie ou de dépendance.

L'étude porte sur 500 participants : 200 d'entre eux sont logés dans des appartements et sont référés à des services de soutien, mais sans que ceux-ci leur soient fournis de manière directe; 100 d'entre eux sont logés à l'hôtel Bosman et reçoivent des « services intégrés » qui comprennent des soins médicaux, de la psychothérapie, du yoga, de l'acupuncture et des rencontres avec des aînés autochtones. Selon une estimation prudente, 500 personnes représentent environ 25 % de la population « officiellement itinérante » de Vancouver. Un groupe témoin de 200 personnes est observé par les chercheurs mais ne reçoit pas d'hébergement ou de services.

J'entends parler de l'étude Chez Soi/At Home depuis le début de sa planification il y a au moins trois ans. L'étude est controversée et a soulevé nombre de questions sérieuses. Est-ce que l'objectif-clé de l'étude est réellement un objet de recherche significatif ou en savons-nous déjà assez pour affirmer avec certitude que l'itinérance a des effets négatifs sur la santé mentale? Est-ce que 110 M\$ de fonds publics ne seraient pas mieux investis dans du logement et des soins de santé plutôt que dans de la recherche? Est-ce que le fait de priver un « groupe témoin » d'hébergement et de services est la seule modalité valide de conception d'une recherche légitimée par la science? Est-ce là de la recherche éthique? Tuskegee et El Dorado sont fréquemment mentionnés dans les discussions qui entourent Chez Soi/At Home.

11 février 2011

Moubarak abdique. Les Égyptiens éclatent de joie et célèbrent partout. Il ne fait pas de doute que beaucoup de débats, de conflits, de querelles, de jeux de coulisses, publics et semi-publics, privés et semi-privés ont eu lieu loin du regard des agences de presse internationales et des forums Facebook, et que cela se poursuivra. Les spéculations et les prédictions foisonnent. Les enjeux se complexifient. Ce qui est clair toutefois, c'est qu'on doit voir la fin de ce qui a existé. La possibilité existe enfin de laisser émerger quelque chose de nouveau.

Je me sèvre des multiples sources de nouvelles auxquelles je m'abreuvais et commence mon rattrapage dans la lecture des thèses, des articles, des avis relatifs à des dates de tombée pour des sommaires de cours et des commandes de livres pour la session à venir, et divers courriels. Je discute de l'étude Chez Soi/At Home avec une amie intervenante en santé mentale. « Je suis d'accord avec toutes tes critiques, dit-elle. C'est choquant. Mais j'essaie de placer mes clients au Bosman. Pour les gens qui sont choisis là, c'est vraiment une chance, tu sais? »

Anthropologica 53 (2011)

16 février 2011

Témoignant devant un Comité du Sénat sur le renseignement, le directeur de la CIA Leon Panetta reconnaît que ses « sources d'information » sur la situation en Égypte étaient les communiqués d'agence et l'Internet. Il était incapable de prévoir quand ou si Moubarak abdiquerait, ou ce qui se produirait par la suite. « La quantité de données à suivre est gigantesque – 600 millions de comptes Facebook, 190 millions de comptes Twitter et 35 000 heures de vidéo sur YouTube ». Le directeur frustré de l'agence de renseignement de la nation la plus puissante du monde, historiquement fameuse pour avoir orchestré des coups d'état, des révolutions et contre-révolutions, est sur la défensive.

L'article du Vancouver Sun d'aujourd'hui sur l'étude Chez Soi/At Home affirme que de loger les personnes souffrant de maladie mentale économise l'argent des contribuables. La journaliste Lori Culbert cite Michael Kirby, directeur de la Commission canadienne de la santé mentale, qui décrit l'étude comme « une situation étonnante où le geste correct à poser en termes humains est aussi la solution la plus efficace en termes économiques ». (Culbert 2011). Le Dr Michael Krausz, professeur de psychiatrie à l'Université de Colombie-Britannique et chercheur principal associé de Chez Soi/At Home répond aux questions de savoir si le fait de ne pas fournir des services de logement et de santé à un groupe témoin peut s'avérer contraire à l'éthique. « Un groupe témoin était nécessaire au plan académique pour démontrer les avantages des interventions offertes aux autres participants. Au plan humain, il est très difficile d'être incapable d'offrir une aide quelconque à ce groupe » dit-il. (Culbert 2011)

Culbert conclut :

Et alors que les résultats académiques devront attendre que toutes les données soient recueillies, les experts esquissent des conclusions préliminaires qui ne surprendront pas grand monde : si vous fournissez aux itinérants un logis et des services de soutien, leurs chances de stabiliser leur maladie mentale et leurs dépendances seront meilleures. [2011]

Les chercheurs sont confiants, constate-t-elle, que les résultats de l'étude Chez Soi/At Home fourniront aux gouvernements les éléments de preuve dont ils ont besoin pour mettre en œuvre des solutions à long terme.

18 février 2011

J'écris une réponse critique et je l'envoie aux Relations média de l'Université Simon Fraser pour leur rubrique hebdomadaire « Issues and Experts ». Ils choisissent de ne pas la publier. Je devrais écrire une opinion en page

Introduction / 209

éditoriale ou une lettre au journal énumérant les critiques académiques de l'étude Chez Soi/At Home, étant donné que cette « fenêtre » d'intérêt public a été ouverte par la série du Vancouver Sun, mais j'ai tellement d'autres échéances et demandes; demandes et dates de tombée. Je me dis que j'y reviendrai aussitôt que j'aurai nettoyé mon bureau. Maintenant, il faut que je prépare mon départ pour un voyage de recherche en Irlande le 1^{er} mars. Je n'ai toujours pas fini l'introduction pour *Anthropologica*. Éthique? Responsabilité?

Wael Gomin dit à des reporters de CBS qu'il ne désire pas s'engager dans le leadership politique. « Je fais confiance à 80 millions d'Égyptiens, dit-il, le géant est maintenant réveillé et personne ne va le rendormir ».

6-8 mars 2011

En dépit des apparences et des expériences de spontanéité qui caractérisent les soulèvements actuels en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, des millions de personnes autour du monde ont parlé, écrit, texté, facebooké, chanté, dansé, filmé, peint, performé, rêvé à au moins le commencement de changements aussi importants – de tels géants qui se réveillent – depuis très très longtemps. Personne ne sait exactement où cela nous mènera, quelles directions prendront ces mouvements, quelles répressions et manipulations, coercitions et cooptations brouilleront les cartes de manière insidieuse ou odieuse, au beau milieu et simultanément avec des changements radicaux, des avancées révolutionnaires et des possibilités encore à imaginer. Mais le vent a tourné; quoi qu'il arrive, rien ne sera plus jamais pareil.

Comment les anthropologues peuvent-ils participer au monde dans lequel nous vivons? Quelles contributions pouvons-nous faire? Quelles sont nos responsabilités éthiques? Nos engagements politiques? Nos obligations professionnelles? Les liens qui relient les auteurs de la présente section thématique sont des engagements à l'égard de missions académiques éthiques, expérimentales et engagées qui auscultent ces enjeux et remettent en question les clivages entre « le niveau économique », « le niveau académique » et « le niveau humain ».

L'anthropologue le plus directement associé avec le terme « anthropologie expérimentale » est George Marcus, respectivement coéditeur et coauteur de deux textes qui cherchèrent à consolider une rupture radicale avec le scientisme qui a dominé la majeure partie de l'anthropologie du 20^e siècle (Clifford et Marcus 1986; Marcus et Fischer 1986). Pour ceux qui ont suivi Marcus et ses collègues, le travail de terrain n'était pas une pratique d'ob-

servation scientifique détachée, tandis que les relations entre ethnographe et informateur n'étaient pas celles entre un sujet actif et un objet passif, mais consistaient en échanges dialogiques entre collaborateurs. La production de monographies ethnographiques devenait en conséquence un processus de communication dont émergeaient des textes qui incluaient au moins deux voix et qui faisaient usage de stratégies littéraires et rhétoriques pour représenter des « vérités partielles ».

Dans son article « Two Decades After Writing Culture », Marcus (2007) écrit que « le moment expérimental » n'a pas réussi à réaliser son potentiel, n'ayant pas dépassé celui d'anthropologues individuels explorant diverses formes textuelles d'écriture ethnographique. Il est maintenant temps, plaide-t-il, que l'expérimentation se déplace vers la pratique même du travail de terrain, au lieu de se confiner à sa seule représentation.

Toutefois, comme les collaboratrices de *Women Writing Culture* l'ont fait remarquer aux collaborateurs de *Writing Culture*, des expériences intéressantes et dignes d'attention, aussi bien en matière de recherche terrain que dans sa représentation, ne sont pas « nouvelles » mais sont bel et bien en cours depuis un certain temps dans les marges et en périphérie de l'anthropologie, dans les collaborations interdisciplinaires et dans des contextes non académiques (Behar et Gordon 1995). Les articles de cette section thématique se fondent sur une critique féministe, homosexuelle, anticolonialiste et militante, et sur l'expérimentation radicale qui a perfusé les stratégies des mouvements politiques contemporains. Tout en mettant de l'avant un intérêt dans les formes artistiques et littéraires d'expression et de communication, nous faisons intensément le foyer sur le travail de terrain ethnographique, et sur le potentiel et les risques de l'expérimentation dans l'articulation des pratiques de création et des méthodes ethnographiques conventionnelles.

On s'intéresse beaucoup aux rejaillissements du démantèlement du dualisme cartésien corps-esprit, de la déconstruction des édifices philosophiques et politiques fondés sur l'opposition binaire entre nature et culture, et aux potentialités ouvertes en accordant une attention spéciale à l'incarnation et à l'affect en anthropologie et dans l'ensemble des arts et des sciences humaines et sociales aujourd'hui (Behar et Gordon 1995). Nous sommes appelés à nous engager dans des critiques du sécularisme, à valoriser les épistémologies indigènes, à admettre « l'âme » dans nos analyses et à explorer le perspectivisme dans le projet de construction des « anthropologies du monde » (Ribeiro et Escobar 2006). Comment nous y prendrons-nous pour mener des recherches sur ces dimensions de l'expérience humaine et sur les possibilités poli-

tiques qu'elles présentent quand nos méthodes et formations demeurent, en bonne partie, « mortes du cou jusqu'en bas »? Magnat présente des possibilités stimulantes pour l'adaptation du théâtre physique de Groszowski à l'ethnographie, en soulignant des associations possibles avec les méthodologies indigènes. Elle propose un puissant argumentaire pour que l'institution académique reconnaisse de telles quêtes interdisciplinaires. Le travail de Kazubowski-Houston s'inspire de traditions partagées en anthropologie du théâtre et nous présente les défis ethnographiques persistants et les conséquences imprévues du passage de la théorie à la pratique.

Les articles ici rassemblés ont une préoccupation centrale, diversement exprimée, pour des enjeux de politique et d'éthique. Au cœur de ces préoccupations on trouve, non pas la peur des responsabilités civiles qui surdétermine les comités d'examen éthique des universités, non plus que les régimes de censure hargneuse et d'embrigadement du savoir qu'ils en sont venus à représenter. Les auteurs du présent recueil répondent plutôt aux questions qui ont initialement été à l'origine de revendications, en particulier de la part de peuples autochtones, pour des codes d'éthique de recherche qui protégeraient leurs droits, respecteraient l'intégrité des sujets de recherche et mettraient fin à leur exploitation. Les auteurs sont préoccupés des mœurs et moralités politiques des relations humaines quotidiennes aussi bien qu'extraordinaires, nécessairement enchâssées dans des rapports de pouvoir et toujours spécifiques à des lieux et moments.

Comment pouvons-nous honorer, en pratique, un engagement à la collaboration et à nous laisser mener par les participants en même temps que les exigences des comités d'examen institutionnels pour que nous articulions des hypothèses et établissions des résultats prévisibles. Compte tenu des imprévus et de l'imprédictibilité incontournables, que pouvons-nous répondre à une agence de financement qui demande à l'avance des garanties que nos « résultats » produiront des « évidences » qui fourniront une assise saine à la formulation de « politiques »? Lorsque nous reconnaissons les inégalités et conflits sociaux et politiques locaux, comment pouvons-nous travailler avec les membres les plus exclus et marginalisés et rendre des comptes à des comités de recherche contrôlés « par la communauté » exigeant des garanties de résultats de recherche générateurs de bénéfices pour la communauté? Comment produisons-nous un travail critique en rapport avec un objet comme, disons, l'étude *Chez Soi/At Home* sans compromettre le soutien immédiat pour les bénéficiaires, quand la présence d'un toit au-dessus de leur tête ne serait-ce que pour une seule nuit peut faire la différence entre la vie et la mort pour un irremplaçable

être humain? Il n'existe pas de réponse parfaite, évidemment. Comment continuer à poser ces questions sans s'en trouver paralysé?

Est-ce que la réflexivité critique pratiquée par les auteurs – et de manière spécialement courageuse et admirable dans cette collection par Kazubowski-Houston – constitue une « expression grotesque d'une conscience morale libérale »? (Marcus 2008:12). Est-ce que notre travail devrait être rejeté avec ce qui semble être devenu l'épithète du jour dans certains cercles anthropologiques : « moraliste »? Est-ce que nos engagements vont être perçus comme « du nombrilisme narcissique »? Je prétends plutôt que les auteurs – moi y compris – luttent imparfaitement pour atteindre ce que Veena Das (2006) décrit comme une « capacité de réponse » (*response-ability*) éthique et politique.

C'est en fonction de cet objectif que nous analysons nos faux pas, nos malentendus, nos erreurs, nos échecs et nos regrets, dans un effort pour rendre public, et donc sujet à contestation, débat et changement, ce que chaque ethnographe expérimente et ce que la plupart d'entre eux discutent privément. Nous transgressons intentionnellement la frontière toujours gardée militairement entre « la conversation de couloir » et « la publication dans une revue ». Nous offrons aux lecteurs des exemples d'une ethnographie « expérimentale » telle que définie par Quetzil E. Castañeda (2006) qui reflète l'étymologie du mot « expérience » au sens de « mise en péril ». « Nous prenons des risques, en toute bonne foi, en ne sachant pas où va mener notre travail ou quelles seront les conséquences de la publication, mais dans l'espoir de créer de l'espace pour laisser émerger quelque chose de nouveau.

« L'anthropologie engagée » – le second terme de notre titre – a été conventionnellement associée à l'anthropologie appliquée, c.-à-d. menée aux fins de fournir des recommandations de politiques aux gouvernements, ou de soutenir des mouvements organisés de réforme sociale ou politique, ou d'offrir des conseils d'orientation à des organismes de développement communautaire. Les articles réunis ici, toutefois, reflètent la vision plus large de l'engagement articulée par les éditeurs d'un supplément à *Current Anthropology* en octobre 2010. Setha Low et Sally Engle Merry (2010:S204) développent l'idée « qu'il existe diverses formes d'engagement : (1) le partage et le soutien, (2) l'enseignement et l'éducation publique, (3) la critique sociale, (4) la collaboration, (5) l'action revendicatrice et (6) le militantisme ». Les articles qui suivent espèrent contribuer aux discussions courantes sur les formes émergentes et les reformulations conceptuelles de « l'anthropologie expérimentale engagée sur la scène publique ».

Cette section thématique a vu le jour à la suite d'une session à la conférence de la CASCA 2009 à Vancouver. Les présentations portaient sur des engagements compliqués, contradictoires, contestés, qui se compliquaient, se contredisaient et se contestaient les uns les autres. Mais la session avait ceci d'excitant que les communications ricochaient l'une sur l'autre, soulevant des gerbes d'étincelles. Les conférenciers tombaient d'accord et se soutenaient mutuellement sur certains points, puis se défiaient et débattaient sur d'autres points. Les discussions avec l'auditoire qui suivaient les présentations étaient animées; les critiques étaient acérées et à l'occasion impitoyables. Il a été impossible de soutenir l'énergie d'une rencontre face à face d'êtres incarnés au travers du processus nécessairement orienté d'une évaluation par les pairs et d'une publication imprimée. Vous ne trouverez pas ici une nouvelle synthèse, une formule programmatique soigneusement emballée d'une Discipline Anthropologique, Nouvelle, Améliorée et Plus pure. Vous ne lirez pas de récit sur des progrès triomphants célébrant le passage des mauvais jours d'antan confits dans l'erreur à des jours nouveaux et sans défaut sous les Lumières, sans que quelqu'un ait à tenir le fort. J'espère que lorsque vous lirez ces communications, vous les imaginerez en conversation et parfois en affrontement les unes avec les autres, avec vous-même comme compositeur harmonisant les quatre voix distinctes dans un chant commun, et qui s'interrompent tour à tour quand une performance solo est justifiée.

Je conclurai en empruntant quelques mots à Cristina Moretti qui partage un extrait de ses notes de terrain sur ses réflexions à propos du fait de lancer son travail ethnographique dans le monde, sachant qu'il sera nécessairement « perdu ». « La question ici » écrit Moretti « n'est pas ce que nous avons perdu, mais ce que nous cherchons à trouver à sa place ».

Références

- Behar, Ruth et D.A. Gordon, dirs.
1995 *Women Writing Culture*. Berkeley: University of California Press.
- Casteñada, Quetzil E.
2006 *The Invisible Theatre of Ethnography: Performative Principles of Fieldwork*. *Anthropological Quarterly* 79(1):75-104.
- Clifford, James, et George Marcus, dirs.
1986 *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley: University of California Press.
- Culbert, Lori
2011 *Providing a Warm Place to Stay Benefits All: Giving Shelter to the Homeless Eases Society's Burden*. Chair of Mental Health Commission Says. Vancouver Sun, 16 February:A2.
- Das, Veena
2006 *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*. Oxford: Oxford University Press.
- Low, Setha M., et Sally Engle Merry
2010 *Engaged Anthropology: Diversity and Dilemmas: An Introduction to Supplement 2*. *Current Anthropology* 51(2):S203-S226.
- Marcus, George, et Michael M.J. Fischer
1986 *Anthropology as Cultural Critique: An Experimental Moment in the Human Sciences*. Chicago: University of Chicago Press.
- Marcus, George
2007 *Two Decades After Writing Culture: From the Experimental to the Baroque*. *Anthropological Quarterly* 80(4):1127-1145.
2008 *The End(s) of Ethnography: Social/Cultural Anthropology's Signature Form of Producing Knowledge in Transition*, [interview with M. Pizarro: 3]. *Cultural Anthropology* 23(1):1-14.
- Ribeiro, G.L., et Arturo Escobar, dirs.
2006 *World Anthropologies: Disciplinary Transformations within Systems of Power*. New York: Berg.